

## Plaisirs coupables ou déculpabilisation du plaisir ? Introduction

Julien Fonfrède

---

Number 183, August–September 2017

Années 1980 – Laboratoire d'un cinéma populaire

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/85987ac>

[See table of contents](#)

---

Publisher(s)

24/30 I/S

ISSN

0707-9389 (print)

1923-5097 (digital)

[Explore this journal](#)

---

Cite this document

Fonfrède, J. (2017). Plaisirs coupables ou déculpabilisation du plaisir ?  
Introduction. *24 images*, (183), 4–5.

# PLAISIRS COUPABLES OU DÉCULPABILISATION DU PLAISIR ?

par Julien Fonfrède



La La Land de Damien Chazelle (2016)

Depuis plusieurs années, les références, emprunts et rappels en tous genres liés aux années 1980 fusent de tous côtés sur les écrans d'ici et d'ailleurs. Cela est plus que jamais flagrant au sein d'un cinéma dit populaire, et plus particulièrement dans la cinématographie étatsunienne (qui, nul ne l'ignore, n'a de cesse d'influencer le reste du monde). Il nous a donc semblé pertinent de revisiter cette décennie, cela par le biais d'un cinéma commercial qui, à l'époque, s'ouvrait comme jamais sur la jeunesse, semant dès lors les graines d'une nouvelle cinéphilie en devenir.

Dernièrement, est sorti le volume 2 des *Guardians of the Galaxy* (James Gunn, 2017). Le film débute dans le passé (en 1980, pour être exact) et met en vedette nul autre que Kurt Russell (acteur fétiche du cinéaste John Carpenter), l'une des icônes absolues de cette décennie. De même, nous avons été témoins de l'énorme succès de la première saison de la série Netflix *Stranger Things* (créée par Matt et Ross Duffer en 2016). Pur exercice de style rappelant une époque où l'auteur Stephen King régnait en maître sur la peur, cette série réutilise de façon ludique et référentielle (néanmoins peu nostalgique) tous les artifices possibles rattachés au cinéma de cette période. Il y a d'abord un concept de casting, avec le grand retour sur les écrans de Winona Ryder (*Beetlejuice*, 1988, et *Edward Scissorhands*, 1990), l'égérie d'alors de Tim Burton, et un quatuor d'enfants tout droit calqués sur ceux d'*E.T.* (Steven Spielberg, 1982). Il y a surtout une esthétique, une trame sonore et narrative, chacune bien rétro pour un type de divertissement où joies et angoisses de l'enfance sont toujours placées au premier plan, souvent traitées au premier degré. Il y a enfin cet univers de peur qui s'adresse

aussi aux plus jeunes (chose rare de nos jours dans le cinéma de genre) et à tous ceux qui n'auraient pas vieilli trop vite. Un type de cinéma qui ne cherche pas la surenchère, privilégiant plutôt la simplicité sur une virtuosité technique et/ou narrative si souvent observable dans le cinéma commercial d'aujourd'hui (entre les effets spéciaux numériques omniprésents et l'écriture post Tarantino ou Shyamalan). Clairement, un sympathique et bien innocent retour à la fameuse règle qu'énonçait à l'époque le cinéaste culte John Carpenter (*Halloween*, 1978, *The Thing*, 1982, *The Fog*, 1980, etc.) : « faire des films qui font peur mais pas trop. Faire peur juste assez pour surtout ne pas déranger ». En regardant du côté des années 1980, peut-être est-ce aussi ce retour à une certaine simplicité du divertissement que les cinéastes cherchent actuellement. Loin des films à concept toujours plus malins et démonstratifs, loin des effets spéciaux toujours plus ostentatoires, loin d'un cinéma toujours plus hyperactif pour tenter de recréer d'une fois à l'autre la consommation rapide associée à une extase immersive. Une chose est sûre, revisiter le cinéma commercial des années 1980, c'est bel et bien se confronter a posteriori (thématiquement et esthétiquement) à une certaine idée de l'émerveillement de l'enfance. Aspect qui semble avoir quelque peu disparu de nos jours, au profit de films trop bien pensés puis testés, de films formatés avec raffinement pour être (bons ou mauvais) vite consommés et surtout implacablement rentables.

Toujours dernièrement, Nicolas Winding Refn (*Only God Forgives*, 2013, *The Neon Demon*, 2016, deux superbes films sur l'éblouissement et la terreur de l'enfance) nous a parlé de ses désirs de producteur de faire revivre certains jalons

essentiels du cinéma de genre des années 1980. Le premier sera *Maniac Cop* (William Lustig, 1988). Nous avons vu *Drive* (2011), son hommage magnifié à tout un pan du cinéma de l'époque (notamment aux films de Michael Mann et Walter Hill). Et aujourd'hui, il y a tous ces films si populaires dont l'ancrage dans les années 1980 est indéniable : du *La La Land* (et son traitement fleur bleu du sentiment amoureux) de Damien Chazelle au *Arrival* (et ses bons extraterrestres, disparus des écrans depuis la fin des années 1980) de Denis Villeneuve, en passant par le retour de *Mad Max: Fury Road* (et son refus des effets spéciaux numériques) de George Miller. Il y a aussi toutes ces suites et autres *remakes* sortis ou à venir. Les plus attendus (et sujet à controverse) du moment étant indéniablement les deux classiques de John Carpenter, *Big Trouble in Little China* (1986) et *Escape From New York* (1981).

Du côté du Québec, la tendance est aussi visible. Récemment, *Prank* (Vincent Biron, 2016) et ses références subconscientes au cinéma ado d'alors en est un bon exemple. L'exercice amusé de *Turbo Kid* (François Simard, Anouk Whissell, Yoann-Karl Whissell, 2015), en forme d'hommage aux films postapocalyptiques tendance bis italien (si nombreux à l'époque), en est un autre. Notons que les trois cinéastes terminent actuellement un *Summer of '84* clairement référentiel lui aussi. Et que dire du fort attendu (même si avec quelques réticences naturelles) nouveau film de Denis Villeneuve qui sortira cet automne ? Une suite au *Blade Runner* (1982) de Ridley Scott, avec Ryan Gosling et Harrison Ford pour un, espérons-le, beau passage de flambeau.

Ce dossier a donc été pensé pour interroger cette déferlante de projets qui regardent actuellement vers le passé. Qui cherchent à retrouver, en matière de divertissement, quelque chose qui s'est probablement perdu en cours de route. Même si traitée de façon beaucoup trop succincte (oui beaucoup de cinéastes, de genres, de tendances et surtout le cinéma de Hong Kong ne sont pas là), l'idée était d'oser la réhabilitation d'une décennie fascinante, hélas trop souvent laissée de côté. Et beaucoup trop rapidement reléguée à la notion de plaisir coupable. Du côté de la cinéphilie officielle, rares sont en effet les films des années 1980 à être mis de l'avant ou cités en référence, alors qu'il y en a beaucoup pour ce qui est des années 1990 et après. Peut-être parce que le cinéma d'auteur international battait clairement de l'aile dans les années 1980 et que le cinéma indépendant étatsunien n'était pas le produit de marketing béton que nous connaissons aujourd'hui. Dans les années 1980, aux États-Unis, la quasi-totalité de la production cinématographique visait le divertissement et le plaisir individualisé. Socialement parlant, c'est la fin de l'engagement politique (une rupture drastique avec les années 1960 et 1970). C'est la valorisation absolue du bien-être personnel et de la bulle de bonheur bien autocentrée. C'est l'époque du reaganisme et d'une culture de la consommation qui explose. Le walkman débarque et l'ordinateur personnel voit le jour. Au cinéma, le plaisir juvénile est alors au centre de tout. Les problèmes de l'adolescence envahissent les salles obscures, les héros redeviennent primitifs, les muscles se gonflent et s'exhibent comme jamais auparavant. Eh oui, que ce soit dit, *Conan the Barbarian* (John Milius, 1982) est un grand film sur l'art de la guerre ! De fait, jamais le cinéma n'aura autant joué que durant cette décennie sur la fine ligne entre le grotesque



Conan the Barbarian (1982), The Fog (1980) et Prank (2016)

et le sublime, et ce pour le plus grand plaisir de ses spectateurs. Les adultes d'alors étaient peut-être consternés mais les jeunes, eux, étaient aux anges. Qu'importait de ne pas toujours être du « bon » côté du cinéma, puisque les films semblaient sincères et l'émerveillement, bien réel.

Ce qui nous paraît clair, avec un peu de recul, c'est que le cinéma commercial américain des années 1980 était le laboratoire bordélique et foisonnant de tout ce que nous connaissons aujourd'hui. Hollywood faisait alors peau neuve. De nouveaux auteurs émergeaient, sachant parfaitement répondre aux attentes du moment. À cette époque, le charme et l'enchantement étaient de toute évidence deux notions essentielles pour qui cherchait à divertir. La science était partie prenante de l'imaginaire de l'enfance. Les filles étaient cool naturellement (la fameuse génération Madonna), indépendantes de tout agenda social (entre la Wonder Woman d'aujourd'hui et la Ripley d'*Aliens*, il n'y a pas photo !). Les réalisateurs (et non les exécutifs des studios actuels) créaient eux-mêmes modes et tendances, et les corps saignaient de façon plus véridique. Est-ce là vraiment les caractéristiques d'un plaisir coupable ? 24